

le 10 mai, avec tous leurs effets et leur contingent de travailleurs (1). Comme ils n'avaient pas en main la lettre de M. Griffith les autorisant à prendre possession des bâtiments de l'ex-magistrat, ils ont dû d'abord se contenter de déposer leurs bagages dans les maisons qui n'avaient ni portes ni fenêtres, et de se loger dans leurs propres wagons. Il y a eu aussi un peu de mésintelligence entre eux et les quelques hommes de la police qui occupaient le terrain que nous croyions avoir été donné pour l'école. Leurs débuts n'ont donc pas été sans désagréments ; mais nous espérons que M. Griffith et le gouvernement ne tarderont pas à bien définir les limites de l'institution. En attendant, nos amis et les jeunes gens réparent les maisons.

Je termine en vous priant de saluer affectueusement pour moi tous les membres du Comité, et de me croire votre toujours bien dévoué,

F. ELLENBERGER.

---

M. ET MADAME MARZOLFF A MATATIÉLÉ

18 juin 1880.

« Nous voici à la tête d'une station et nous sentons que c'est une lourde tâche. Nous sommes arrivés depuis trop peu de temps pour pouvoir vous parler de notre œuvre proprement dite.

Chaque prédication est encore pour moi le produit d'un long et pénible labeur. Les indigènes disent nous bien comprendre et m'assurent que mon *sessouto* est sans faute ; mais je sens que le génie de cette langue m'est encore inconnu.

---

(1) Il s'agit de l'école industrielle qui a été transférée de Thabana-Morèna dans le voisinage de Massitissi et à laquelle le gouvernement a concédé les constructions de l'ancien magistrat du district.

(Note des Réd.)

Sous le rapport matériel, nous avons trouvé beaucoup à faire. Il fallait s'y attendre. Abandonnée depuis un certain temps aux indigènes, cette station était devenue une sorte de propriété publique. Chacun y passait comme bon lui semblait. Les murs du jardin s'étaient écroulés en maint endroit; le bétail s'y donnait libre carrière, et j'ai encore toute la peine du monde à prévenir les invasions. J'ai constamment à chasser des bœufs, des moutons, des chèvres, et il faudrait chaque jour recommencer à réparer les brèches faites par ces incorrigibles animaux. Cependant, je suis loin de me plaindre de cette station. Entre autres avantages, il y en a un qui est inappréciable et que bien des missionnaires peuvent nous envier : il y a de l'eau en tout temps.

Les chrétiens de l'endroit nous ont reçus à bras ouverts ; ils sont heureux de posséder un missionnaire qui puisse les marier, baptiser leurs enfants et distribuer la sainte Cène. Il est, vous le savez, dans le tempérament des indigènes de ne pas se livrer de suite ; leur confiance est proportionnée à la connaissance qu'ils ont acquise du caractère de leur missionnaire.

Vous ne serez donc pas étonné si je vous dis que nous nous étudions encore réciproquement. Je ne doute pas que cette étude n'aboutisse à un bon résultat ; sentant que nous les aimons, ils nous aimeront à leur tour.

Pour le moment, ce qui les attire le plus chez nous, c'est notre petite fille ; en vraie enfant missionnaire, elle leur sourit et leur tend à tous les bras. C'est le bonheur du chef Makuai de la faire rire aux éclats en l'appelant *ma Matatiélé*, la maman de Matatiélé. Ce pauvre homme est toujours dans le même état ; il n'est pas revenu à l'Évangile. Pour étouffer la voix de sa conscience qui, je crois, le tourmente souvent, il a recours à la boisson. J'ai pu m'apercevoir que même alors le souvenir de ce qu'il était autrefois le poursuit. Il aime beaucoup à parler de M. Arbousset pour qui il professe un grand respect. « Ah ! » me disait-il un jour, « M. Arbousset

était un fameux pêcheur ; il s'entendait à jeter le filet et à y ramasser du poisson ; il savait s'y prendre pour nous gagner. »

Dimanche dernier, ee même chef est venu au culte ; j'avais pour texte : « Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice » (Matth. 5, 10-12). Et je lus l'histoire des trois jeunes Hébreux jetés dans la fournaise à cause de leur foi. Ce récit le frappa tellement qu'il ne fit qu'en parler à table pendant tout le dîner. Le fait que, jetés liés dans les flammes, ils aient marché au milieu du feu sans que leurs vêtements ni même leurs cheveux en aient été atteints, le fait qu'un quatrième personnage se soit montré inopinément à côté d'eux, tout cela l'avait vivement impressionné.

Que vous dirai-je de mes rapports avec les marchands colporteurs anglais ? Je m'efforce d'agir avec prudence avec eux et de ne pas me montrer directement agressif. Je sais qu'ils vendent de l'eau-de-vie aux indigènes et que je pourrais les traduire devant le magistrat, mais qu'y gagnerais-je ? Je me ferais des ennemis acharnés, qui ne reculeraient devant aucun moyen pour entraver la prédication de l'Évangile. Il y a la police ; elle devrait faire son devoir, mais elle est leur complice et donne elle-même l'exemple de l'intempérance (1). Je souffre de cette cause de démoralisation plus que je ne saurais dire.

Souvenez-vous de nous et de nos pauvres indigènes. »

H. MARZOLFF.

---

(1) Il faut se souvenir que Matatiélé n'est pas dans le Lessouto, où l'importation de l'eau-de-vie est strictement prohibée.

(Note des Réd.)